

REPRESENTATIONS DE L'URBAIN

« On me tend une perche magnifique dans la mesure où la phrase de Michel Corajoud, celle qui dit que le paysage est l'endroit où le ciel et la terre se touchent, a son corollaire dans la pensée urbaine : le cardo est cette ligne virtuelle autour de laquelle le ciel semble basculer.

Un horizon peut qualifier un paysage et une ligne peut générer une ville.

À Ptolémée, l'invention de ce tracé cosmographique, et à un magistrat venu de Rome de décréter un centre, sur un mode décliné de l'Asie mineure jusqu'à la Bretagne, pour qu'autour de ce centre se crée "quelque chose". Ce "quelque chose" deviendra une ville, mais en fait cette ville ne sera constituée qu'au fil du temps par les flux qui la traversent.

C'est ce mouvement, associé à une pensée cosmographique, qui va créer les conditions de l'émergence de l'urbain.

Cette ville générique romaine tient une place considérable dans la construction de la ville européenne, elle incarne l'importance des tracés, mais d'autres pensées ont contribué, au fil du temps, à son élaboration.

La ville européenne est un concept qui n'est ni figé ni acquis, on peut seulement constater une constante : c'est une ville "palimpseste" qui a su réinventer, au fil du temps, ses processus de stratification.

Son génie, c'est aussi l'idée qu'à toutes les époques elle a su apaiser les tensions entre la ville du mouvement, celle des flux, et la ville statique, celle des lieux.

L'essentiel de l'esprit du palimpseste tient dans ce mouvement qui associe deux facteurs: un facteur qui est dans la logique des tracés, toujours renouvelés, et un facteur qui tient de l'évolution des modes de vie. Dans les grandes bifurcations de l'Histoire, les transformations de l'espace et celles de la société ont toujours procédé d'un même mouvement.

Aujourd'hui, quel est ce mouvement? C'est sans doute ce que l'on a du mal à définir. L'esprit du palimpseste qui a fonctionné jusqu'à la fin du XIX^e siècle a été depuis contredit par des modes d'action et de pensée différents mais convergents.

La première mort du palimpseste est liée à la patrimonialisation.

À un moment de l'histoire l'"objet" urbain prime sur le processus qui a contribué à le créer. On regarde cet objet, on décrète qu'il est parfait, et on le sacralise. C'est l'état de ville "constituée" qui est décrété.

La deuxième mort du palimpseste est le fruit du mouvement moderne, par l'introduction d'une logique de rupture, associée au principe de la table rase. Le processus de stratification s'arrête et une distinction s'établit entre un développement agressif et une sanctuarisation absolue. On invente les parcs nationaux et on reconnaît les "objets uniques" au moment même où l'on démolit massivement au titre de la table rase.

Ce mouvement de dissociation d'objectifs et de méthode appliqué, après la guerre, à la relation entre la ville et le paysage continue aujourd'hui.

On aurait pu en finir avec cette pensée moderne, mais entre-temps, il y a eu le réchauffement climatique et la transformation du rôle de l'État au titre du développement durable. Cet État se situe comme le protecteur d'une nature assiégée.

On a une ville historique qui est entrée dans le champ de la pensée écologique, c'est une matière première qui ne se reproduira pas et qu'il faut protéger à ce titre. On est devant une nature qui est elle-même menacée par le développement et qu'il faut protéger à tout prix. Cette idée, même si elle est totalement légitime, contredit la nécessité d'une pensée globale établissant une relation raisonnée entre la ville et son environnement naturel. La pensée écologique doit rétablir ce lien essentiel.

Pourtant, nous sommes en train de revenir à l'esprit du palimpseste, du moins au sens du croisement et de la superposition des problématiques urbaines et de la nécessité de théoriser le "réemploi".

Ces principes de stratification, il faut d'abord les resituer à l'échelle territoriale quand ce n'est plus le bâti qui incarne la continuité. Ce qui est plébiscité, c'est l'espace ouvert, l'horizon, la discontinuité, le rapport à la nature et au grand paysage.

C'est une inversion du regard: apprendre à voir la ville centre depuis l'extérieur et mettre les continuités naturelles au cœur de la pensée urbaine. Ce sont elles qui deviennent le premier facteur de la cohérence des métropoles modernes. C'est tout un pan du projet urbain dont European s'est emparé depuis longtemps par le traitement de sites incertains et discontinus mais qui constituent les articulations majeures de la ville de demain.

Une autre question essentielle concerne aujourd'hui le thème d'accélération de la société.

Réelle ou ressentie, on en parlait il y a dix ans comme d'un mal absolu. Assimilée à la globalisation elle allait détruire les fondements de la vie en société. Sa première manifestation était une désynchronisation de l'espace et du temps.

Aujourd'hui la question s'est déplacée.

Ce n'est plus seulement la société mais l'esprit de chaque individu qui se « globalise».

On s'intéresse avant tout à l'évolution et à la sophistication des outils numériques, mais c'est bien leurs effets sur nos cerveaux à moyen terme qui devient un enjeu central. C'est la façon de percevoir et de pratiquer l'espace qui est en cause et, en conséquence, la façon d'organiser l'espace urbain.

Dans une telle situation on peut (on doit) faire le pari que le monde virtuel va renforcer la demande de réel. À nous de mieux cerner ce qu'est ce réel!

Un phénomène intéressant mérite d'être évoqué: les villes qui sont plébiscitées par les jeunes adultes et qui sont souvent les plus dynamiques et les plus avancées selon les codes de la société numérique sont aussi celles qui se sont organisées autour d'une vitesse urbaine lente et maîtrisée.

On peut bien évidemment citer Nantes, Bordeaux, Strasbourg ou Montpellier, tout comme Tallin, Helsinki ou Copenhague.

C'est peut-être cette corrélation entre le temps "réel" du monde numérique et le temps "apaisé" du tramway, du vélo et de la marche, qui annonce ce qui peut être une resynchronisation de l'espace et du temps.

Dans cette transformation les nouveaux tramways sont le premier acte urbain réellement positif du début du XXI^e siècle. Un service inestimable (la maîtrise du temps quotidien), un nouveau mode de sociabilité et un principe d'embellissement se sont trouvés conjugués dans une même action. Autour de ce dispositif les villes ont pu se moderniser, se renouveler et fédérer sur des distances longues (14 kilomètres) des quartiers qui s'étaient toujours ignorés.

Dans un même mouvement, la société numérique peut évoluer, trouver ses codes et renouveler les modes de vie et les relations interpersonnelles.

On peut aussi repenser ainsi la relation entre un urbanisme de "plan" et de tracés (capables à terme de faire patrimoine) et un urbanisme des modes de vie qui doit affronter la relation inédite entre le monde réel et le monde virtuel. La ville palimpseste réapparaît dans ses principes et sa finalité mais elle se trouve détachée du temps long et de la stratification physique, liée à l'évolution lente de la ville de pierre, pour s'aventurer sur des terres inconnues. Ces nouveaux paradigmes se traduisent par une atomisation des modes d'action urbaine et une grande méfiance vis-à-vis des codes classiques de "l'urbanisme de plan".

Depuis trente ans, European a évolué au gré de la transformation des outils et des modes de pensée.

Aujourd'hui, plus que jamais, se pose la question de la relation et de l'équilibre à trouver entre la réinvention des modes de vie et sa transcription spatiale.

C'est l'esprit de la ville européenne qui se joue dans la résolution de cette équation. »

Bernard Reichen